

RIVAGES VOYAGE

*« Nous nous embarquerons sur la mer des Ténèbres
Avec le cœur joyeux d'un jeune passager.
Entendez-vous ces voix, charmantes et funèbres,
Qui chantent : « Par ici ! vous qui voulez manger*

*Le Lotus parfumé ! c'est ici qu'on vendange
Les fruits miraculeux dont votre cœur a faim ;
Venez vous enivrer de la douceur étrange
De cette après-midi qui n'a jamais de fin ! »*

Charles Baudelaire, « Le Voyage »

*« On an island in the sun
We'll be playin' and havin' fun... »*

Weezer

Aucun de nous ne sait plus à quoi s'en tenir.

Pourtant, nous avons eu le temps de voir venir.

Vivons-nous un de ces grands rêves éveillés, tout droit échappé de la chaleur feutrée d'une salle obscure ? Ou est-ce seulement notre ancienne vie qui était un rêve ? Les fameuses « hallucinations collectives », naturellement, nous en avons tous entendu parler, mais il y en a bien peu parmi nous qui prêtent l'oreille à de telles sornettes. Ce qui est en train de nous arriver doit donc avoir une autre explication.

C'est du moins ce que nous espérons, quand nous fermons les yeux, les pieds dans le sable bouillant, sous ce soleil de plomb qui nous accable comme par plaisir pervers.

On ne peut pas vraiment prétendre que les choses allaient mieux avant l'arrivée de Luther. Notre agence battait de l'aile. Les petits îlots ensoleillés qui baignaient dans des golfes turquoise sur nos affiches en vitrine ne suffisaient plus à persuader les touristes prospectifs de pousser notre porte. Sans doute leurs petits soleils pixellisés et reprographiés avaient-ils pâti d'une trop longue exposition à leur original, derrière la vitre. Notre chiffre d'affaires plongeait avec entrain, et nos prix, sous l'action de la concurrence, avaient atteint ce seuil incompressible au-delà duquel toute baisse supplémentaire équivalait à mettre la clé sous la porte. Notre site Internet s'enfonçait doucement vers les Limbes, non du Pacifique, mais des liens obsolètes, le webmestre étant en arrêt maladie pour une durée indéterminée. Pas d'argent dans les caisses pour embaucher un remplaçant, même à temps partiel. Les offres affichées sur les pages web, pour la plupart, étaient périmées depuis des semaines. Bref, les temps étaient durs, et notre pavillon bien bas.

Notre ancien directeur, Robert Robin, était un brave homme, il faut l'admettre, mais quelque peu lassé, à l'approche de la soixantaine, par la compétition et la comptabilité sans fin. L'agence *Rivages Voyages* avait été son rêve, un rêve d'homme jeune, enthousiaste et fonceur, qui ne retenait plus qu'à grand-peine l'intérêt du père de famille grisonnant qu'il était devenu. Nous avons tous, ou presque, beaucoup d'affection pour lui, mais à dire vrai, dans les dernières années, son manque de motivation était devenu contagieux. Il n'avait plus en lui

la conviction nécessaire du capitaine, et nous avait déjà laissé entendre, deux ou trois fois, qu'un jour prochain il quitterait le navire.

C'était ce que nous pouvions lui souhaiter de mieux, tant il était évident que la gestion de l'entreprise lui pesait. Malgré tout, nous ne pouvions voir approcher ce jour sans une légère appréhension, car il sonnerait le glas de nos carrières chez *Rivages*.

La première bonne surprise, à l'arrivée de Luther, fut qu'il décida de ne licencier personne : nous garderions tous nos postes respectifs, avec une légère augmentation en prime, dont nous nous demandions, vu notre budget désastreux, comment il allait bien pouvoir la financer.

« L'important, en ce qui concerne l'état des caisses, nous a-t-il répondu, c'est qu'elles soient moins vides que les caisses de l'Etat. »

Tout juste ce qu'il fallait dire pour nous rassurer.

Prosper Luther.

Lors de l'assemblée générale qui devait inaugurer son règne, nous découvrîmes le corps qui se cachait derrière ce patronyme saugrenu. Si le nom sonnait déjà franchement préfabriqué, le bonhomme encore plus. À le voir débarquer dans la salle de réunion, nageant dans sa chemise Hawaii délavée et son bermuda trop ample, on songeait à ces photos de mannequins truquées dans les magazines de mode, qui superposent sous une même tête le torse de l'une, les jambes de l'autre et les fesses d'une troisième – sauf que dans le cas de Luther tout le monde voyait très bien les coutures du montage, pas subtil pour deux sous. Sa dégaine générale nous rappelait ce touriste en carton grandeur nature qui avait accueilli les clients à l'entrée de l'agence, pendant un an ou deux, et dont les couleurs avaient fini par s'estomper au soleil jusqu'à ne plus laisser que quelques taches voilées sur une silhouette blanche et plate dans le vestibule. Le moins que l'on puisse dire est qu'il n'inspirait guère confiance. Cette barbe de six semaines, cette échine en point d'interrogation, et cette absence globale de soin de son apparence : tout cela ne nous disait rien qui vaille.

Nous attendions un sauveur, un battant, amateur de défis, qui aurait su reprendre en main la boîte et nous remettre sur orbite, et qui nous envoyait-on ? Un ersatz de Robinson Crusoë attifé en Beach Boy, en Beach Boy de la toute fin des années 60 qui plus est, de la période la plus chevelue et la plus chargée en stupéfiants.

Tout cela fleurait bon le plan social à brève échéance, et cependant l'allure même du personnage, dans son outrancière ineptie, laissait paradoxalement percer une sorte d'optimisme frelaté, de sous-espoir discret auquel nous n'étions pas insensibles. Après tout, un clown de ce genre risquait peut-être bien d'avoir un joker dans sa manche, aussi attendions-nous avec une certaine impatience de le voir débiller le grand jeu dans son discours d'ouverture.

« Nous ne sommes rien d'autre que des marchands de sable, des vendeurs de rêve, commença-t-il. Comment voulez-vous vendre des rêves si vous ne rêvez pas vous-mêmes ? »

« Non mais vous nous prenez pour des cons ? eûmes-nous envie de crier. Vous insinuez que la boîte est en train de couler parce qu'on ne sait plus faire notre boulot ? »

Mais pas un de nous ne broncha.

« Le vrai problème, poursuivit-il de sa voix de fausset, c'est cet éternel clivage, dans l'esprit des employés du monde entier, entre l'Ici et l'Ailleurs, entre le Maintenant et le Plus

Tard. Car, quoi que vous puissiez dire, et aussi franche que soit votre motivation professionnelle, il reste une idée qui attache au fond de la poêle, et dont vous n'avez jamais pu vous débarrasser : si vous vous infligez ces heures de travail pénibles aujourd'hui, c'est uniquement parce qu'elles vont vous permettre de faire autre chose à un autre moment. Vous ne faites votre boulot maintenant que parce que vous espérez une compensation ultérieure. D'ici quelques mois, un an, des vacances aux Bahamas, un nouveau monospace, une nouvelle console de jeux vidéo pour le gamin, etc., etc. Au bout du compte, vous n'êtes jamais complètement assis à votre bureau : tandis que vous répondez à l'email de votre client, une part secrète de vous-mêmes se trouve déjà ailleurs, plus tard, plus loin, affalée dans une chaise longue sur une plage ensoleillée, ou dévalant les pistes dans un ensemble moulant qui scintille au pied des sapins. C'est à ce clivage que je compte m'attaquer »

« Quel balourd », songions-nous. L'idée qu'il se faisait de nos « rêves » et de nos loisirs était on ne peut plus convenue : la plage et/ou le ski, point barre. Et ça prétendait sonder nos âmes à coups de grandes théories.

« Dorénavant, vous ne travaillerez plus dans l'espoir d'obtenir autre chose. Travailler plus pour gagner plus, c'est du passé, c'est l'entreprise à la papa. Vous travaillerez davantage, mais ce sera uniquement par plaisir. Nous allons abolir la frontière que vous placez entre le travail et les vacances, entre les heures de bureau et le reste du temps, car elle est imaginaire, comme toutes les frontières. Bientôt, vous vous sentirez tellement bien au bureau que vous n'éprouverez même plus le besoin d'aller en prendre cinq à la machine à café. »

Vous avez dit prétentieux ?

« On aura encore le droit de partir en retraite, quand même ? », osa une collègue à demi sérieuse.

« Si vous jugez encore cela nécessaire. », répliqua-t-il en souriant dans sa barbe.

À peine le buffet toasts entamé, il s'était évaporé.

On ne peut pas dire qu'il ait fait forte impression.

Par la suite, nous n'allions le revoir que deux fois.

Contre toute attente, les changements annoncés se sont fait sentir très vite : dès la première semaine, de petites surprises ont commencé à s'immiscer dans notre quotidien, de manière discrète mais perceptible. Des mobiles en forme de mouettes suspendus au plafond, par exemple, avec des disques d'ambiance sonore évoquant forêts tropicales et chutes d'eau atlantéennes, et des bougies parfumées à l'encens aux saveurs les plus dépaysantes. Rien que de très commun, en somme, juste assez pour nous détendre un peu au turbin, mais pas de quoi fouetter un chat. La révolution prophétisée se résumait à un essaim de gadgets éculés, du genre de ceux que l'on peut acheter chez Nature et Découvertes, sans innovation particulière. Si Luther avait espéré nous impressionner, il avait clairement loupé son coup.

Mais ce n'était qu'un début.

Au cours des semaines suivantes, ses inventions ont pris un tour plus inattendu. De jour en jour apparaissaient comme par enchantement toutes sortes de détails exotiques, par touches ponctuelles d'abord, qui se déplaçaient ou disparaissaient sans crier gare au bout de quelque temps. En arrivant au bureau, un lundi matin, nous avons découvert six palmiers en carton disposés près des divers espaces d'accueil des clients. L'idée était si plate et entendue que nous n'avons pu, dans un premier temps, réprimer un sourire condescendant. Ce n'est

qu'en nous approchant pour les toucher du doigt que nous nous sommes aperçus qu'il s'agissait de palmiers véritables.

Peu de temps après se sont installés, comme des expansions naturelles des palmiers, plusieurs petits bacs à sable, le plus souvent greffés au bas des fauteuils dans lesquels patientaient les clients. Aux abords de chaque bac, un écriteau invitait les visiteurs à retirer leurs chaussures pour laisser leurs pieds moulus goûter les bienfaits du sable frais. La méthode s'est avérée bien plus efficace que les sempiternels magazines empilés sur les tables des salles d'attente : une fois assis, nos clients devenaient de véritables monuments de patience, capables d'attendre le dégel ou les calendes grecques sans broncher, avec le sourire des idoles bouddhiques. À tel point que nous en étions presque jaloux, du moins jusqu'au jour où des bacs similaires ont éclos sous nos bureaux, et où nous avons pu enfin, à notre tour, nous rafraîchir les pieds dans le sable et y laisser nos empreintes. D'après certains, cette trouvaille faussement originale remontait en fait au compositeur des Beach Boys, qui avait fait disposer un bac à sable sous son piano pour forcer l'inspiration, mais peut-être ne s'agissait-il là que d'une rumeur maligne visant à confirmer notre nouveau directeur dans son image de hippie sur le retour. Quoiqu'il en soit, l'idée a beaucoup plu à notre webmestre qui, à son retour au bureau, s'est délecté de ce nouveau mode de relaxation plantaire.

L'apparition des hamacs était l'étape suivante de cette évolution logique, et en tant que telle, n'a surpris personne. On pouvait penser ce qu'on voulait de ces hamacs, qui constituaient pour une minorité un élément nuisible, une sorte d'encouragement appuyé à la fainéantise, mais ils n'en demeuraient pas moins une arme redoutable dans les négociations avec les clients : après avoir somnolé pendant vingt ou trente minutes suspendus entre deux palmiers, entourés de tous les sons d'une parfaite forêt vierge enregistrée, ces derniers se trouvaient sans défense, tout disposés à accepter nos conditions sans tergiverser, sans demander de rabais, sans faire jouer la concurrence, sans même faire mine de trouver nos tarifs exorbitants. Désamorçage total de l'esprit critique. Mieux que le harcèlement téléphonique. Mieux que la pub. Une méthode discutable, certes, mais pas plus que les autres. Et nous étions les premiers à en profiter, dès qu'une heure creuse nous offrait une occasion de nous allonger un peu.

En outre, pour la première fois depuis cinq ou six ans, notre chiffre d'affaires repartait à la hausse. Que demandait le peuple ?

Toutes ces bizarreries et ces excentricités, qui avaient suscité bien des réserves au départ, finissaient par nous procurer une indéniable sensation de bien-être, au moins autant qu'à nos clients. On avait vite pris goût au *farniente* entre midi et deux, aux grains de sable dans les chaussettes, et tout cet exotisme frelaté s'était mué en une véritable routine, avec une étonnante rapidité. Le plus étrange était que durant ces premières semaines, nous n'avions pas revu ne serait-ce que l'ombre de Luther, qui demeurait pourtant l'instigateur de toutes ces réformes. Nous ignorions où il se trouvait, ce qu'il faisait, et même le pourquoi de son absence. Il ne convoquait jamais de réunions, ne proposait aucun entretien. Nous recevions de temps à autre quelques consignes par email, sans plus. Sans doute avait-il mieux à faire ailleurs. Après tout, les affaires prospéraient, et le moral était de nouveau au beau fixe. Qui aurait pu s'en plaindre ?

Nous ne devions pas le revoir avant l'installation des jacuzzis. Il y avait des travaux dans les locaux qui jouxtaient les nôtres depuis près d'un mois, et la rumeur courait que Luther avait racheté l'emplacement du magasin de cosmétiques voisin pour y construire une extension de *Rivages* – « des polders », plaisantaient quelques-uns. Le bruit occasionné, modéré par le mur de séparation, restait somme toute supportable. Quant au chant des bulles, en revanche, il était difficile d'y résister. Dès que nous en avions la possibilité, le plus souvent pendant la pause déjeuner ou le soir après la fermeture, nous ôtions nos cravates, tailleurs et nos chemises pour descendre nous immerger dans ces bouillons bienfaisants.

Il y en avait quatre, disposés en des points stratégiques de l'agence, qui nous attiraient à eux comme le siphon aspire l'eau vitreuse et les détritiques flottant dans l'évier. Naturellement, au début, il n'était pas question de nous baigner en même temps que les clients. Dans la pratique, toutefois, nous y sommes venus assez vite : certaines jeunes collègues pleines d'initiative ont rapidement compris quels bénéfices nous pouvions retirer de ces nouveaux atouts, et se sont attelées à la tâche. Armées de leurs deux-pièces les plus seyants et de leurs formes avantageuses, elles se glissaient lascivement dans le bain-marie et y entraînaient nos visiteurs à coups d'épaules ruisselantes et d'œillades sulfureuses. Notre agence éveillait ainsi chez les clients des désirs que nos concurrents moins inventifs laissaient en jachère, et le chiffre d'affaires continuait son ascension vers des sommets encore insoupçonnés.

Ce n'est que le jour où les ouvriers ont finalement abattu le mur mitoyen que nous avons revu Prosper Luther. À la place des anciens locaux de notre voisin Sirena Beauté (désormais superflu, puisque les sirènes nageaient maintenant chez nous) s'ouvrait une vaste piscine couronnée de palmiers et de cocotiers, de toboggans et de plages artificielles dont le sable était légèrement chauffé par un système souterrain. Face à ce spectacle somptueux, nos applaudissements ont été aussi spontanés que mérités. Même si, au bout du compte, nous n'avions pas la moindre idée de ce qu'il faudrait faire de cette station thermale miniature.

Au beau milieu du grand bassin flottait Luther, qui se laissait rêveusement dériver sur les eaux plates, engoncé dans une énorme bouée pneumatique bleu nuit en forme de beignet américain. Le bougre avait l'air plutôt content de lui. À le voir siroter son cocktail, heureux comme un nénuphar sur son étang vaseux, nous sentions fleurir en nous un violent éclat de rire, en même temps qu'une irrésistible envie de le rejoindre. Les plus enjoués d'entre nous ne se sont pas fait prier longtemps.

« Allez-y, n'ayez pas peur, elle est bonne ! » nous lançait-il du fond de sa bouée, d'une voix qui résonnait comme dans un bocal. Fort heureusement, depuis quelque temps, nous venions tous au bureau munis de nos maillots de bain, et en deux ou trois minutes nous avions tous ôté nos tenues officielles pour plonger goulûment dans l'onde appétissante. Nous avons passé plusieurs heures, cette après-midi-là, à batifoler sous les cocotiers en nous éclaboussant mutuellement, sous le nez des passants qui, du dehors, nous jalouaient à travers la baie vitrée, avant de nous apercevoir que nous n'avions pas rouvert l'agence après la pause déjeuner comme nous étions censés le faire.

Un échange de regards consternés a circulé parmi nous. Nous venions de laisser filer une demi-journée de ventes, sans l'ombre d'une excuse.

C'est alors que la voix spongieuse de Luther s'est à nouveau élevée depuis l'autre extrémité du bassin, comme du fond d'une bouteille. Elle nous disait : « Quelle importance ? »

Le succès de la nouvelle piscine ne s'est pas fait attendre : encouragés par une campagne d'affiches et de publicité en ligne, les clients venaient maintenant acheter leurs voyages de vacances en famille, laissant les enfants barboter tandis que Monsieur et Madame passaient en revue les offres les plus alléchantes, avant d'aller les rejoindre dans l'eau tiède une fois leur décision arrêtée. Certains venaient même chez Rivages uniquement pour profiter de la piscine, gratuite, mais finissaient quand même, au bout de quatre ou cinq visites, par se racheter une conscience en optant pour une de nos croisières bon marché. À leur propre demande, nous étions souvent appelés à les suivre dans les jacuzzis ou les toboggans pour y parachever les négociations.

Bien entendu, avec tous ces badauds qui s'attardaient dans l'eau chlorée jusqu'à des heures indues, nous fermions l'agence de plus en plus tard, mais ce n'était pas pour nous déplaire. Qui d'autre, après tout, chez nos concurrents, pouvait se targuer d'un cadre de travail aussi plaisant ? Dans les autres agences, l'employé qui s'ennuyait à son bureau restait limité

aux mots croisés ou aux dérives oisives sur Internet, sans la possibilité de piquer une tête dans le grand bassin ou un roupillon dans un hamac. Nous avons une chance inouïe, et nous en étions conscients, car si nous restions un peu plus tard à l'agence chaque soir, nous n'avions pas pour autant l'impression de travailler plus longtemps, bien au contraire.

Certes, durant ces heures supplémentaires qui nous semblaient autant de récréations, nous manquions cruellement à nos familles, qui nous attendaient avec patience à la maison, et cependant – mais nous osions encore à peine nous l'avouer – *elles* nous manquaient de moins en moins. Il nous arrivait de nous assoupir quelques minutes dans un hamac, en début de soirée, juste après la fermeture, et de nous réveiller passé minuit, parfois seuls, parfois en compagnie d'un ou deux autres distraits, sans même avoir entendu les appels angoissés de nos êtres chers sur nos téléphones portables. Il nous arrivait de passer des heures à regarder nos jolies collègues onduler avec grâce dans les tubes translucides qui partaient de la piscine et traversaient toute l'agence en passant par-dessus les bureaux, et de sombrer dans des rêveries aussi torrides qu'inconvenantes qui pouvaient nous occuper, même en présence des clients, des heures durant.

Luther, comme il se doit, avait de nouveau disparu des écrans radars.

C'est en me rendant aux toilettes, par un matin pluvieux, que j'ai pour la première fois pressenti où cette histoire allait finalement nous mener, bien que sur le moment je n'en aie pas eu clairement conscience. Tandis qu'au-dessous de ma ceinture s'accomplissait la fonction nécessaire, je me laissais envoûter par la vue idyllique qui s'offrait à moi dans le cadre de la lucarne : soleil olympien, ciel outremer et nuages blancs de carte postale... minute ! Il ne pleuvait pas, il y a dix secondes, juste avant que j'entre au petit coin ? Et cependant, à me coller le nez contre la vitre, je ne trouvais plus que du bleu, profond et lumineux, à perte de vue, une belle couche de bleu lisse, posée sur une mer aux reflets irisés où surnageaient de délicats îlots dorés à point. En y regardant bien, on voyait même les infimes trémulations de l'air surchauffé à la surface des eaux, et les minuscules ombres chinoises frémissantes qui se détachaient au loin sur l'azur miroitant, peut-être bien celles des oiseaux de là-bas. Où était passée la vieille tour des impôts qui nous scrutait habituellement de son œil lugubre, de l'autre côté de la rue ? Les nuages défilaient, les fines ombres suspendues battaient des ailes, il ne s'agissait donc pas d'une photo plaquée derrière la vitre. Je suis ressorti en trombe : derrière les autres fenêtres, il pleuvait toujours, la ville était toujours là.

Cinq minutes plus tard, tous les collègues s'entassaient autour de la cuvette pour assister au miracle de la lucarne. Comme si le paradis artificiel que nous avions concocté à l'intérieur de l'agence s'était tout à coup spontanément exporté dans la rue, comme s'il avait en quelque sorte contaminé le monde extérieur, mais par une seule fenêtre. Le truc était au fond très simple : Luther avait fait poser une cloison contre le mur extérieur, juste derrière la lucarne, et y avait fait placer un écran qui diffusait en continu des images de cet archipel enchanteur. D'où ce soleil éclatant vingt-quatre heures sur vingt-quatre : même si vous étiez venu pousser la porte des WC à minuit sonnante, vous auriez encore vu ces îlots et ces oiseaux se dorer la pilule comme si de rien n'était.

Dans la suite logique de cette idée, les autres fenêtres et baies vitrées de l'agence n'ont pas tardé à se doter de dispositifs similaires, ce qui donnait finalement l'impression aux clients, lorsqu'ils entraient chez nous, de pénétrer dans une sorte de dimension parallèle, où les tropiques telles qu'ils les avaient toujours rêvées brillaient de leurs mille feux au cœur même du quartier commerçant. Mais bizarrement, alors que nos ventes atteignaient de nouveaux records, la fréquentation semblait chuter, soit que les clients, un peu moins nombreux, choisissaient des formules plus chères, soit que la plupart des transactions se faisaient dorénavant sur Internet. Nous n'avons pas compris tout de suite le sens de cette baisse, trop absorbés que nous étions par notre quotidien devenu si singulier.

Rétrospectivement, le plan de Luther nous apparaît maintenant d'une simplicité affligeante : enlever une à une toutes les béquilles qui soutenaient le décor conventionnel du bureau, toutes les cloisons qui séparaient notre lieu de travail du « monde extérieur », celui-là même que nous vendions à prix d'or sans pouvoir y goûter aussi souvent que nous l'aurions souhaité, celui des vacances à l'autre bout du globe, vers lequel nous n'étions jusqu'alors qu'un passage. C'était d'une simplicité enfantine, mais nous étions bien trop occupés à profiter de toutes les possibilités que nous ouvrait l'agence transformée pour nous soucier des intentions de Luther. D'ailleurs, nous ne le voyions plus du tout : il s'était entièrement effacé de nos vies, comme s'effaçaient progressivement tous les autres éléments qui composaient notre cadre de travail : les clients, d'abord, de moins en moins nombreux, puis les armoires de classement, les ordinateurs, les imprimantes, et bientôt même les bureaux, les fauteuils, les chaises et le reste du mobilier. Nous jouissions désormais d'une liberté telle que l'accélération des changements ne nous a pas inquiétés l'ombre d'une seconde.

Nous faisons l'amour entre « collègues », étendus sur de hautes dunes de sable chaud, ou immergés dans des lagunes bouillonnantes dont les remous mettaient tous nos sens en éveil. Le terme « collègues » est ici mis entre guillemets, car il s'agissait déjà pour nous d'une forme vide, le fait étant que nous ne nous considérions plus alors comme de simples exécutants liés par une entreprise commune, mais comme des hommes et des femmes pleinement libres de se connaître et de se lier de mille autres façons. Tous les mots qui d'ordinaire auraient pu servir à décrire notre comportement nous semblaient à présent aussi dérisoires qu'obsolètes, à commencer par « adultère », qui n'avait plus le moindre sens, nos « familles » n'étant plus à nos yeux que de vagues notions. Il y avait belle lurette que nous ne rentrions plus à la maison, à part pour quelques-uns peut-être, et enfin libérés de toutes les contraintes professionnelles ou autres, nous pouvions apprécier sous un jour nouveau les charmes et les qualités profondes des personnes avec qui nous partagions l'agence depuis des années. Nous ne pensions plus : « c'est un comptable très humain », « c'est une secrétaire d'une grande compétence » ou « c'est une gestionnaire pleine d'humour », mais plutôt : « il est formidable », « c'est la femme dont je rêve depuis mes seize ans », ou « c'est le frère que je n'ai jamais eu ».

Et quelquefois, après une longue discussion à cœur ouvert dans le sable, ou après l'amour, nous voyions glisser sur l'horizon, juste entre les deux nuances de bleu, la joyeuse vapeur blanchâtre d'un paquebot de plaisance.

Oh, nous étions heureux.

Trop heureux pour vouloir comprendre la supercherie, si toutefois il y en avait une. Nous avons cessé de nous méfier de Luther, dont la présence si rare et insignifiante ne nous préoccupait plus. Ce qui ne veut pas dire que nous lui faisons confiance. Aussi farfelu qu'absent, il n'inspirait ni confiance, ni méfiance réelles – il n'inspirait *rien*, à part peut-être une irrésistible indolence. Et nous aurions dû faire un effort, essayer de percer à jour ses buts secrets, nous ménager une sortie de secours avant qu'il ne soit trop tard. Nous aurions dû tenter de nous échapper pendant qu'il en était encore temps, mais nous n'en éprouvions nul besoin : pour nous, l'agence était déjà une sortie de secours en soi, celle qui nous permettait d'échapper à nos vies ternes et honteusement codifiées, pétries de compromis, d'engagements, de répétitions et d'interdits. Chez *Rivages*, nous avions déjà la sensation de nous évader vers un autre monde, un pays de Cocagne qui jouxtait en apparence la vie plate des braves gens dans la rue et nous emmenait en vérité à vingt mille lieues de cette réalité fade et débilitante. Non pas une bulle de rêve inepte où nous réfugier, mais plutôt une *autre* réalité, plus intense, plus sensuelle et plus fluide, débarrassée des règles absurdes de ce quotidien bêtement compartimenté que nous avons dû subir durant tant d'années.

Nous n'avions plus besoin de sortir de l'agence : lorsque nous y entrions, nous étions déjà dehors. Elle était devenue le dehors de nos vies mornes, d'où nous pouvions les

contempler sous un nouvel angle, les juger à leur juste valeur, et décider s'il fallait encore s'y intéresser ou les abandonner pour de bon.

Nous n'aurions pas le temps de prendre cette décision : Luther nous avait pris de court. Avant même de le savoir, nous faisons déjà partie de sa carte postale.

La toute dernière fois que nous l'avons vu, il émergeait d'entre les vagues avec un tuba et un masque de plongée qui couvrait les trois quarts de son visage, à quelques mètres de la rive. Certains ont été surpris de le voir apparaître inopinément sur les écrans, avant de se rappeler qu'il n'y avait plus d'écrans.

Tout en se trémoussant dans son caleçon de bain bariolé, il émettait des borborygmes à notre adresse, et nous avons avancé de quelques pas dans l'eau turquoise, pour mieux entendre ce qu'il avait à nous dire. Sans cesser de brailler et de gesticuler, il s'est alors mis à nager jusqu'à un paquebot tout proche, peut-être celui que nous avons vu tant de fois coulisser en miniature sur l'horizon. Lorsqu'il est parvenu au bas de la coque, plusieurs membres de l'équipage sont apparus au bastingage pour lui lancer une échelle de corde, tandis qu'à l'arrière du navire on remontait l'ancre. Deux d'entre nous, plutôt bons nageurs, se sont élancés après lui, mais déjà le paquebot appareillait. Comme il s'éloignait doucement – quoique assez vite pour distancer ses poursuivants – Luther nous a encore crié quelque chose, en faisant de grands signes assez malaisés à interpréter.

Qu'essayait-il de nous dire ? « Je vous confie les rênes de l'agence, car je m'en vais pour toujours » ? « Ne vous inquiétez pas, je reviens très bientôt » ? Ou alors « Je vous ai bien eus, bandes de jobards, et vous n'y avez vu que du feu » ?

C'est en voyant la tache blanche du paquebot s'étioler au loin que nous avons commencé à comprendre : quelque chose de définitif venait de se produire, un renversement irrévocable. Luther venait de nous abandonner, tout seuls sur cette île – car, nous le voyions bien à présent, l'agence n'avait jamais été autre chose – et nous ne savions pas si nous le reverrions un jour. Pour la première fois, sous ce soleil ardent, nous nous sommes sentis trahis, bafoués, ce qui était assez inattendu, puisque nous ne nous étions jamais sentis réellement attachés à Luther de quelque manière que ce soit. Alors pourquoi cette boule au ventre, pourquoi cette sensation de rage impuissante en le voyant disparaître ? Dans le fond, nous n'avions jamais eu à nous plaindre : nous avons toujours été heureux sur notre île, il n'y avait pas de raison que cela change. Pourquoi cette soudaine inquiétude, une fois le paquebot envolé, devant le vide ultramarin ?

Aujourd'hui, nous nous demandons si nos familles existent encore, là-bas, dans ce quelque part où nous avons autrefois vécu. Nous nous demandons si elles ont réellement existé, ou si nous les avons tout simplement rêvées, elles, l'agence, et Luther lui-même. Nous nous demandons s'il y a d'autres îles aux alentours de la nôtre, car celles que nous avons repérées par la lucarne des WC se sont évaporées, et jusqu'à présent nous n'en avons décelé aucune autre.

Et quand nous fermons les yeux, les pieds dans le sable bouillant, nous dessinons sur la mer gravée dans nos paupières closes le retour du paquebot, avec à son bord celui qui, un beau jour, nous a emmenés trop loin.